

VIE D'ICI, VIE D'ANTAN

« On était assimilé au bétail ou au blé »

Qu'ils aient ou pas le Certificat d'études, il fallait aller aux champs pour gagner de l'argent. À la "louée" ils louaient leurs bras au plus offrant, mais jamais des fortunes : « On était assimilé au bétail », se souvient Louis, 95 ans.

Dorothee Chiffot

Chaque année, dans les campagnes, se tenait la Louée : les ouvriers agricoles qui cherchaient du travail se réunissaient, une bonne centaine, sur les trottoirs, ou sur le bord de la route selon les endroits et attendaient les employeurs, "les bounhoumes", en parlant bruyamment. Pendant deux heures, on discutait, on mettait au point les conditions et on buvait un verre. Louis, 95 ans, s'est loué à 12 ans. Il se souvient.

À Chevagnes, la louée se tenait le matin du lundi de Pentecôte, avec la fête patronale, sur la place de l'ancienne poste, c'est-à-dire en face de la bouche-rie actuelle :

« On avait une fleur sur le revers, ça voulait dire qu'on était à louer. Y'avait que des hommes. Les femmes se louaient pas pareil. Moi, je suis parti de l'école à la Saint-Jean pour 600 francs. Je n'avais pas tout à fait 12 ans. Mais j'avais mon certificat.

« Pour un billet de 20 ou de 10 sous »

» La Louée, on y allait parce que c'était la coutume, même si on restait chez son patron. Quand on ne changeait pas de patron, on restait la veille de la Saint-Jean, mais sinon, le 23 vous pouviez partir à midi, et vous recommencez le 25. Ça vous faisait deux jours par an, les seuls congés qu'on avait. En plus, pour la Saint-Jean, c'était comme la Saint-Abdan : il y avait la fête à Thiel. Alors après la Louée, on y allait, à pied ou à vélo. Si on en avait un »...

« On vend plus de cochon ! »

« Et ça y allait, ça discutait, parfois pour un billet de 20 sous ou de 10 sous. On parlait plus de sous que de francs à l'époque. On était vraiment assimilé au bétail ou au blé. Fallait suivre les cours...

» Ils nous disaient : "Mon pauvre gars, je peux pas te donner c'prix là, on vend plus de cochon !" - "Ben



À CHEVAGNES. La louée se tenait le matin du lundi de Pentecôte, avec la fête patronale, sur la place de l'ancienne poste.

oui, j'comprends bien, vous êtes p't'être plus malheureux qu'nous". - "Comment veux-tu que je te donne cet argent-là ?" - "Oh, y'en a d'autres, des patrons !" - "Allez, viens-donc, j'va te donner tes 5 sous !" Et on allait boire le coup.

« Pas de vacances, et le dimanche fallait s'occuper des bêtes jusqu'à la soupe de 8 heures »

» Fallait encore choisir, y'avait des familles plus ou moins renommées, où on était moins chiche qu'ailleurs. "Va pas là-dans, c'est une salle boite...", qu'on nous disait.

» La table comptait un

peu. Dans certaines maisons, il y avait à manger mais c'était toujours le même bazar. Le pinard jouait aussi. Y'a des places où ils donnaient le vin à chaque repas, d'autres qu'à midi. C'était comme ça, à l'époque.

» En montagne, du côté du Mayet, ça payait plus cher parce que c'était pénible. Alors, on gagnait autant entre la Saint-Jean et la Saint-Martin que de la Saint-Martin à la Saint-Jean. Mais ça se faisait rarement.

« Y'a plus personne dans les fermes »

» Pendant un an, pas de vacances, le dimanche fallait s'occuper des bêtes jusqu'à la soupe de huit heures, et encore. Dans certains coins, y'avait toujours quelque chose à faire. Et pas d'heure pour finir, les soirs. Des fois, quand j'étais petit, je m'endor-

mais comme ça, tout habillé, c'est le gros commis qui me poussait pour me faire déshabiller. Y'avait des vieux gars qui restaient dans les domaines.

Ils étaient habitués à la maison. Comme on disait, il fait partie du cheptel, on le gardait. "la Louée ? Y va trouver personne..."

» Après la Seconde guer-

re, ça n'existait plus vraiment. La louée s'est arrêtée quand il n'y a plus eu de commis, dans les années 55. Aujourd'hui, y'a plus personne dans les fermes ». ■



LOUIS, 95 ANS. Dans certaines maisons, il y avait à manger mais c'était toujours le même bazar. Le pinard jouait aussi ».